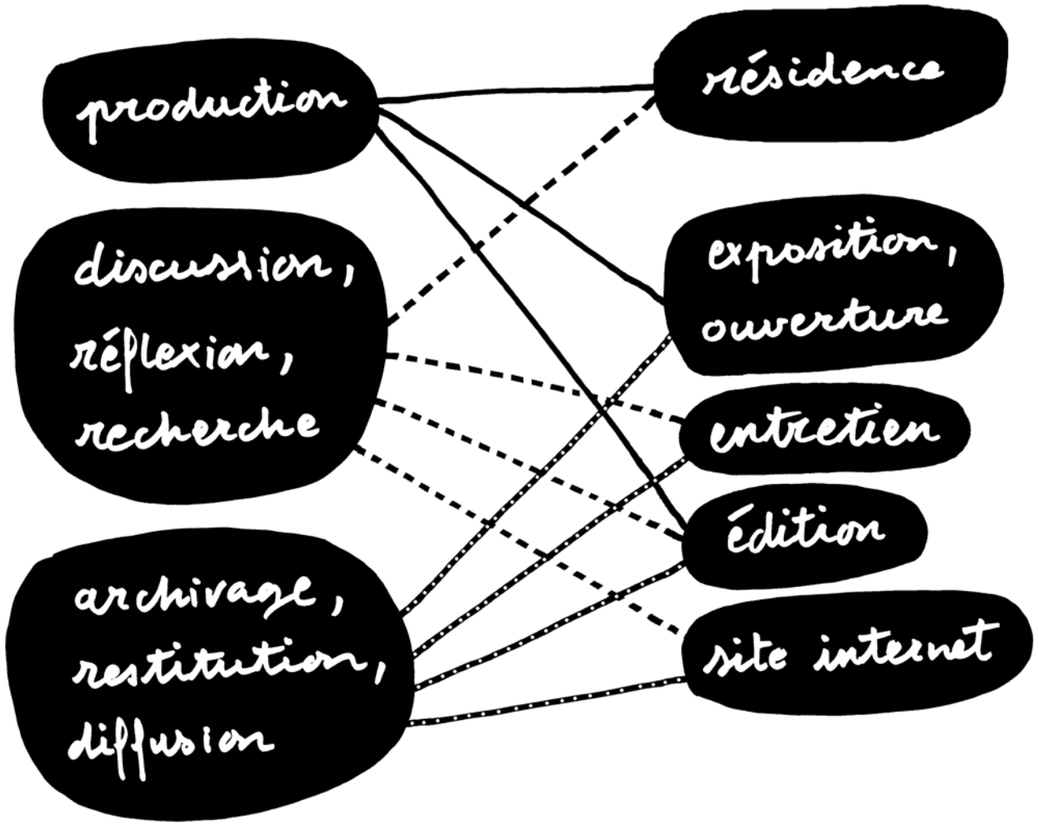
résidences, recherches,
lab, éditions, expositions

www.laglaciere.org



Présentation

En 2012, au terme d'une première collaboration, un groupe de travail composé d'un commissaire d'exposition, de deux artistes plasticiennes et d'un graphiste s'est mis en place.

Nous proposons une réflexion autour de la création contemporaine, de sa restitution et de son archivage. Celle-ci prend la forme d'un laboratoire d'idées qui fait la part belle à la discussion, au débat et à la production théorique et plastique. Ce laboratoire s'organise autour de plusieurs éléments.

Une résidence : un lieu, des liens
Tout d'abord il s'agit de proposer une résidence d'artistes, critiques et commissaires d'expositions. Cette résidence est itinérante. Elle va à la rencontre de ses résidents et s'installe provisoirement dans un lieu mis à disposition pour l'occasion (atelier d'artiste, galerie…). Ce lieu sera pendant la durée de notre rencontre, celui de la mise en commun nécessaire à toute création collective et à tout échange. Il peut être tour à tour espace de discussion, d'entretiens, de production et d'exposition.
Chaque résidence se termine par une exposition ou une ouverture.

Rassembler, organiser, témoigner
Ensuite vient le moment de la restitution et de la diffusion du travail mené. Celui-ci est d'abord organisé et imprimé sous la forme d'un journal. Ce journal est non seulement un témoignage des recherches développées pendant la résidence, mais aussi une partie de 0,24 m² de la Glacière.
Les résidences permettent aussi de réaliser des entretiens qui sont chacun à leur manière une pièce d'archive. La Glacière apporte, durant ces échanges, un autre éclairage aux problématiques posées par les artistes. Chaque projet est détaillé en explorant de nombreuses pistes et questionnements. Les ouvertures ainsi faites gardent l'intrigue de la création artistique intacte et proposent de nouvelles façons de l'appréhender.
Enfin, et pour inscrire chaque projet dans la durée, nous procédons à un archivage complet sur internet.

La Glacière tire son nom du lieu où elle a vu le jour : l'ancienne glacière de Sommières construite entre la fin du XIIIe et le début XIVe siècle, qui, reconverti successivement en hôtel puis en logement, abrite aujourd'hui l'atelier d'Audrey Martin. Ce lieu a accueilli pendant 4 jours la première résidence et nous a permis de deffinir nos principes de fonctionnement. Elle est le point de départ de notre projet, le premier repère placé dans l'espace et le temps.

L'équipe

Léo Bioret
Né en 1986. Vit et travaille à Nantes. Après un parcours universitaire en histoire de l'art, Léo Bioret s'est spécialisé en art contemporain en intégrant le master professionnel métiers et arts de l'exposition de l'université de Rennes 2. Des structures comme l'institut d'art contemporain de Villeurbanne ou le frac Languedoc-Roussillon lui ont apporté une solide expérience professionnelle afin de poursuivre en tant que commissaire d'exposition et monteur d'exposition. Au sein de l'association la Ziggurat entre 2010 et 2012, il a eu l'occasion de développer différents projets en lien avec la jeune scène artistique photographique. En collaboration depuis plusieurs années avec l'artiste Audrey Martin, ils ont mis en place plusieurs projets d'expositions.
Il s'agit aujourd'hui pour lui de continuer à soutenir et diffuser le travail de jeunes artistes à travers de nouveaux projets ambitieux.

Audrey Martin
Née en 1983. Vit et travaille à Sommières.
Artiste plasticienne, diplômée de l'école supérieure des arts décoratifs de Strasbourg. Son travail aborde l'idée de construction et de déconstruction jusqu'à épuisement des images et des objets. Un geste, une action viennent marquer la pièce produite pour mieux l'interroger. Aujourd'hui en constante recherche de projets actifs, elle a eu l'occasion d'exposer au frac Languedoc-Roussillon et à la galerie Plug-in de Bâle en 2010. En 2012, elle expose deux fois à la maison des arts de Malakoff dans le cadre de l'exposition *time capsule* et *usages et convivialité*. Elle participe également à *jeune création* au Centquatre et intègre la galerie Leonardo Agosti à Sète. Elle travaille actuellement en collaboration avec de jeunes commissaires d'exposition et participe à de nombreuses résidences.

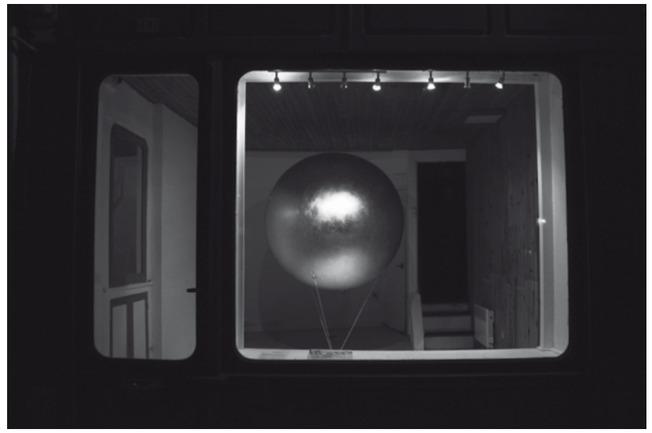
Muriel Joya
Née en 1983. Vit et travaille à Lyon.
Artiste plasticienne, diplômée de l'école supérieure des arts décoratifs de Strasbourg. Elle a eu l'occasion d'exposer et de travailler de nombreuses fois dans l'Est de la France ainsi qu'en Espagne ou encore en Suisse.
Son travail de recherches photographiques a été présenté en 2011 lors d'une exposition personnelle, *En attendant*, à Saint-Louis. Ses séries (*Memento Mori, de la sainte rivière au lieu-dit*) et sa pratique vidéo (*The Longest day*, *16h30 Helsinski*) abordent des questions d'espaces et de processus de réalisation. Les notions temporelles de la disparition et de la représentation de l'image sont fondamentales dans son travail.
Récemment fondatrice et membre active de Slash/Atelier, Muriel Joya proposent avec Julia Riffiod des interventions artistiques et de la médiation auprès de tous les publics.

Thomas Rochon
Né en 1984. Vit et travaille à Lyon.
Il est diplômé de l'école supérieure des arts décoratifs de Strasbourg où il a suivi un cursus en communication graphique. Il a travaillé pendant trois ans (de 2008 à 2011) au sein du studio RunDesign, établi à Barcelone. Depuis 2011 il s'est installé à Lyon comme graphiste indépendant. Son travail s'imprègne d'un processus de pensée qui met en avant les recherches et l'évolution des idées dans un espace de diffusion de l'information.

Chroniques de l'archive des mondes

Août 2012

Peut-on se représenter la fin du monde et peut-on se représenter sa propre fin ? Fin de son temps ou fin du monde collectif ?
En se basant sur un système chronologique, ce projet se développe en deux phases : d'abord la prédiction d'un évènement et le récit du temps d'attente, puis l'exposition finale qui donne à voir les projets artistiques, résultant de l'annonce faite en premier lieu. Deux moments complémentaires qui dialoguent dans le temps et qui sans cesse se réfèrent l'un à l'autre.
Cette résidence se termine sur un premier projet, le journal *mode d'emploi*, considéré comme ligne directrice de l'exposition à venir. Cet objet-archive annonce et propose les projets artistiques qui seront présentés. Une façon de développer l'exposition dans deux espaces différents, celui de la feuille de papier pour le journal et par la suite celui de l'espace architectural.



2012, chroniques d'une fin du monde

Cette installation/exposition en cours de réalisation présentera une série de vues issues de plusieurs quotidiens français. Chaque image reprend la Une de différents journaux parus durant l'année 2012, l'entreprenda d'observer et de donner à voir le monde pendant un an. Le premier geste, mon protocole, est un archivage de la presse quotidienne. Le deuxième, celui d'agréger ce défilement de Unes en diaporama, s'apparente à réaliser un collage de mémoire. En photographiant ces Unes et en les montrant sur un support le plus simple possible, j'opère un changement dans leur statut, donc un changement dans leur sens. Je prends ainsi part à cette actualité et propose une expérience qui modifie notre société.

L'actualité fabrique en partie la mémoire. «Il n'y a pas de mémoire sans image et pas d'image sans mémoire. L'image est l'affaire / suiet / question de la mémoire.»
Ohnobh group

Le journal est un témoin du temps et je constate que chaque jour les hommes marquent l'actualité de leurs actes, reproduisant de manière contemporaine le geste archaïque de l'homme préhistorique qui

N.E.W.S. photo : Muriel Joya

masquait de l'empreinte de sa main les grottes. L'actualité est éphémère, on l'archivonsi je souligne son ambiguïté temporelle: l'information du jour appartient déjà au passé lorsqu'on la découvre. De même ce projet est en perpétuelle évolution, mouvant comme le déroulement des faits traités dans les journaux. Ces faits ont un début et une fin, ils sont datés et situés. Mon travail non fil infini et tel un texte noir cherché à tout capter. La Une sédimente toutes les strates contenues à l'intérieur d'un même journal. Le rassemblement de toutes ces Unes cumule différentes strates de temps. Au fur et à mesure du processus je commence à voir 2012 apparaître en perspective. C'est aussi une manière de sonder présente et qui jusque-là nous glissait entre les doigts sans aucune persistance rétinienne : une somme d'informations dans un temps donné ■

Ruine M2K2

2012
sculpture, ballon de 153 cm de diamètre gonflé à l'hélium, ficelle de 7 m, lest de 1 kg et bloc polo dégonflé, sonde météo, poids

Processus M2K2
Dans sa première version la pièce M2K2 est prisonnière de son espace d'exposition.

Cette reconstitution d'un ballon-sonde recouvert de feuilles d'or, a été gonflée à l'hélium et lestée d'un poids de 1 kg qui vient la maintenir au sol. Cette « pièce précieuse », in situ, trouve son sens dans sa destruction partielle. Son image presque ironique, prestigieuse et sublimée par la vitrine, n'est plus.

«Près de 15% des Terriens pensent faire de leur vivant l'expérience de la fin du monde, et ils sont près de 50% à penser, conformément à la prophétie maya, qu'elle pourrait se produire en décembre.»
Sondage international réalisé par Reuters/Ipsos.

Que reste-t-il de cette pièce éphémère dans l'espace d'exposition ?
Ruine M2K2, est présentée à la manière d'une archéologue. Sans écran ni image, elle manifeste sa présence. Il ne reste qu'une enveloppe vidée de son air, dont le souffle a fui.

libérée vers l'extérieur. Sa forme révèle une possible chute, à l'image des ballons météo lancés à 30 000 mètres au-delà des nuages, pour ensuite retomber dégonflés sur terre. Certaines sondes sont récupérées par des «chasseurs de sonde» qui les traquent grâce aux fréquences particulières qu'elles émettent. Ce passe-temps innocent prend des dimensions politiques dans certains pays. La paranoïa des régimes calle cette action de peur que les chasseurs découvrent et décodent des conversations secrètes.

L'or pourtant fragilisé par la surface en relief, adhère à la pièce dégonflée et dessine un paysage. Porteur de lumière, l'or sculpte la forme transformée. Cette « peau » est maintenant irréversible. La cat-cause dorée échouée au sol dans un nouvel espace d'exposition, de manière plus brutale, devient sculpture-témoin ■

Ruine, croquis : Chloé Guillemet

Mode d'emploi

Chronique | nf du latin chronicus, relatif à la chronologie ▮ Recueil de faits historiques rédigés suivant l'ordre chronologique. ▮ Ensemble des rumeurs et des bruits qui circulent. ▮ Article spécialisé qui rapporte les informations les plus récentes sur un sujet particulier. ▮ Qui évolue, qui persiste, qui dure.

The Longest day

2009
Photographie du projet store de Dunja Herzog.
Installation vidéo in situ, projection sur matériaux : sans Titre (2009, or rouge, eau, parquet), - Memorie Mari (2009, photographie encadrée)

21 Juin 2009–Soirée du Solstice d'été.
« Notre projet était de sortir l'exposition de son espace institutionnel et musical pour en créer une autre, plus intimiste, consacré de vidéo-projection sur le sol près de l'entrée du C.R.A.C. d'Alténch. Nous avons projeté sur un tapis de crair, l'image aérienne d'une des salles de l'exposition en cours au C.R.A.C., Time Warp, au sein de laquelle nous avons incrusté certaines de nos œuvres. Une manière métaphorique à plus d'un titre d'appréhender : appréhender à l'image en même temps que la nuit vient,

photo : Vincent Lhermet

appareille dans l'exposition, et appareillera aussi sur la scène artistique. »

«Que faut-il faire en attendant la fin du monde ?»
Saint Paul

En faisant face à de nombreuses contraintes dans ce lieu d'exposition, Muriel Joya et Audrey Martin, ont eu titre de leur collaboration, un projet/projection, qui interroge la temporalité inhérente à un espace de l'exposition. L'image est apparue au sol, à l'intérieur du C.R.A.C. Alsace, en plongée complète et projetée sur un carré de magnésie pâle et frottée à la main. Ce principe de mise en abyme du geste artistique débouché par la projection donne tout son sens à l'installation à travers un système d'apparitions cumulées. Le titre de la pièce fait référence au solstice d'été, jour le plus long de l'année mais aussi au film sur le débarquement datant de 1962, The Longest day. Cette pièce existe aussi dans un esprit guerrier par l'intenration du geste artistique dans un lieu d'exposition.

La proposition de l'œuvre *The Longest day*, est apparue au début de la soirée puis est devenue de plus en plus visible au fur et à mesure que la nuit tombait. Cette expérience sensuelle de l'installation in situ donne accès à différents stades de l'image sur un principe d'apparition physique dans le temps.

The Longest day 2

2010
Installation vidéo in situ
Galerie Plug-in, Bâle, Suisse

27 Novembre 2010–Sous la neige.
The Longest day 2 a été spécialement reposé pour l'exposition à la galerie Plug .in de Bâle. Cette nouvelle version de l'installation n'a pu échapper aux conditions météorologiques et a été présentée sur un tapis de neige. L'image et l'apparition changent alors de statut en s'insérant dans l'environnement à la manière d'une résistance par la lumière. Les aléas climatiques proposent une nouvelle pièce dans la continuité logique de la première. L'image proposée reprend le principe d'incrustation d'œuvres dans une photographie du lieu d'exposition. Le temps d'une soirée, la lumière, créée de l'espace dans un temps limité d'exposition.

zéro point zéro

2012
double page blanche,
projection sur magnésie

21 Décembre 2012 - Destruction.
Destruction du jour le plus long. Fiasco de la pièce et de la création artistique qui fonctionne sur deux temps : la prédiction et l'exposition. Dans ces deux moments d'expositions, l'espace est mis en avant. L'image est épuisée dans le temps et disparaît pour laisser la place à un évasn lumineux. La « matière lumière » remet en question le principe d'apparition/disparition de l'image dans une temporalité propre à l'espace. On dégage dans cette version six point zéro un certain héroïsme de la pièce, toujours dans cet esprit guerrier, elle disparaît.

Cette œuvre annonede puis présentée est le point central de l'exposition. Les autres œuvres sont mis en scène et circulent autour de celle-ci. Elle est la première pièce présentée dans la chronologie de *The Longest day*, avait explosée pour créer d'autres mondes artistiques, en orbite autour de l'espace de lumière blanche. Cette pièce centrale construit l'exposition à la manière du phénomène ■■■

Bibliographie :

- Smithson Robert, Le Paysage entropique, Paysalex., Artforum, déc. 1967, trad. en français par Claude Gintz.
- Cadenas Clément, Le Temps de l'image, physique à l'ère des médias photonisé, essai sur le 7e art contemporain, Presses du jour, Clerlmont, 2009.
- Regenyer Paul, Le Temps de l'image, images-mondes, de l'évolution au documentaire, Bruz, Ell, 2007.
- Lambert Frédéric, Le Temps de la photographie de presse et ses légendes, Paris, Edilig, 1988.
- Gervais Thierry, Le Temps de la photographie, histoire, techniques, art, presse, Paris, Le Lanneau, Ifo, 2008.
- Laurier Vincent, Le Temps de l'image sur les canaux de l'image de presse, Paris, Maran, 2010.
- Jacinto d'Huda, Le Temps de l'image et contemporain, Les dossiers tableaux, Paris, Ed. des presses contemporaines, 2008

>>>

Survivre à la mort

du 19 au 30 août 2013
Ouverture le 30 et 31 août 2013.

Pour sa deuxième résidence, le collectif a invité l'artiste Selma Lepart et le philosophe Michaël Verger-Laurent à explorer les zones d'ombres de la Glacière en proposant une ouverture sur les mécanismes de survie. L'événement était accueilli pendant dix jours par la galerie AL/MA de Montpellier qui a mis à disposition un espace de travail et d'exposition. Le travail des résidents, intitulé *Survivre à la mort*, a exploré les aspirations à l'immortalité soulevées par les progrès technologiques les plus récents, exprimées notamment par le courant transhumaniste, et a offert ainsi une réponse indirecte à la « fin des temps » qui avait fait la matière du premier opus de la Glacière.
Cette collaboration a donné corps à la deuxième publication du journal de la Glacière, à un entretien entre le collectif et ses invités et à une ouverture au public lors du dernier jour de la résidence.

Les barbelés d'Éden

L'homme ne veut plus accorder aucune place à sa plus sombre angoisse : nier ou oublier scrupuleusement sa mort sont des stratégies qu'il a élevées au rang d'universel, qu'il applique à l'espèce entière, voire à la vie elle-même.

L'homme coupé de temps même une créature dramatique. Chaque jour, il doit reconnaître les limites de son environnement, faiblement conscient seulement des choses qui l'entourent, il perd le fil de ses incuries et n'a pas à penser à sa propre finitude. Aux Cassandre qui lui annoncent de sombres lendemains, l'homme répond par une angoisse diffuse, de l'incrédulité, ou des démonstrations d'assurance sans limite.

Il faut dire que les choses ont changé : les machines ont pris le relais. L'homme est connecté à toute une série d'appareils qui l'informent sur lui-même, lui donnent son pouls, ses ondes cérébrales, la composition de son sang. Sur son lit d'hôpital, il est rassuré par les énormes banques de données qui pallient ses déficiences de mémoire ; il commence à croire sérieusement qu'il pourra être maintenu en vie éternellement. Il a même d'autres ambitions démesurés.

Le corps est faible — pourquoi ne pas envisager de s'en débarrasser ? Insérer les machines, remplacer les pièces usées une à une — à terme, entre l'obsolescence programmée humaine, rentabiliser la survie infinie. Sauter de corps en corps, inscrire sa personnalité dans les bases de données — faire passer un chamneau à travers le chas d'une aiguille. Les chrétiens envisageaient l'après, les transhumanistes envisagent le présent.

Peur cela, il faut vaincre l'ordre naturel. S'émanciper, réussir son évasion. Changer les règles du jeu, en refusant de se contenter de ce qui est donné. L'homme peut s'améliorer, grâce aux machines, aux nanotechnologies, à l'ingénierie génétique. Ces nouvelles technologies vont littéralement offrir un système d'organisation du réel alternatif à celui défini par la nature ou par un dieu surplombant : l'homme est toujours dépendant du Verbe, un nouveau verbe qu'il ne comprend pas mieux, en définitive, que celui de dieu (les algorithmes, déjà, le dépassent de toutes parts, totalement autonomes). L'homme recrée les conditions d'un nouvel inconscient fondateur – dans un siècle, il prendra la machine pour sa génitrice, et n'aura plus les moyens de s'en émanciper.

En cherchant à échapper à sa prison de chair, l'homme veut aussi laisser derrière lui toutes les contraintes qui ont minimisé ses ambitions vitales par ailleurs. Toutes celles qui sont reliées aux conditions de sa vie en communauté : s'il peut abandonner la mort, l'homme peut également abandonner la misère et la contingence par les moyens de sa transformation – le futur [illegible] des transhumanistes sera celui d'un Éden retrouvé — pourquoi pas une noosphère, la fusion sous forme d'une conscience globale d'individualités intégralement numérisées ?

Bien sûr, il n'y aura pas de place pour tout le monde dans le nouvel Éden. L'extension absolue du temps ne peut être comprise que dans un espace restreint au maximum. L'évasion ne s'envisage que sous une lumière lunaire, dans un compartiment secret, en une lutte sans cesse recommencée pour arrêter le chronomètre de la vie. Les barbelés, les murs, les caméras, protections, bains stériles, discipline stricte — et certains tests psychologiques menés régulièrement pour éviter des crises de foi en interne.

Manipuler la chance

Un ordinateur (et par extension, un programme, un robot, etc.) doit suivre des instructions pour fonctionner, ce qui le rend intégralement prédictible. Il est possible d'imiter une conduite aléatoire chez un ordinateur mais on utilise la plupart du temps une liste de variables finie. Ainsi, tout se passe comme si l'ordinateur ne lançait pas les dés, mais consultait une table de résultats de lancers aléatoires préalables. Ces tables sont souvent remplaçant les contraintes qui ont minimisé ses ambitions vitales par ailleurs. Toutes celles qui sont reliées aux conditions de sa vie en communauté : s'il peut abandonner la mort, l'homme peut également abandonner la misère et la contingence par les moyens de sa transformation – le futur [illegible] des transhumanistes sera celui d'un Éden retrouvé — pourquoi pas une noosphère, la fusion sous forme d'une conscience globale d'individualités intégralement numérisées ?

Bien sûr, il n'y aura pas de place pour tout le monde dans le nouvel Éden. L'extension absolue du temps ne peut être comprise que dans un espace restreint au maximum. L'évasion ne s'envisage que sous une lumière lunaire, dans un compartiment secret, en une lutte sans cesse recommencée pour arrêter le chronomètre de la vie. Les barbelés, les murs, les caméras, protections, bains stériles, discipline stricte — et certains tests psychologiques menés régulièrement pour éviter des crises de foi en interne.

Survivre à la mort

Opus magnum

Des vacuoles, des mitochondries, du plasma, des microtubules.

Des bouts d'os ou de cartilage, une colonne vertébrale.

Un noyau et son cytoplasme. Un réticulum, une membrane plasmique.

Les dessins crayonnés de Selma Lepart évoquent des organismes vivants, des processus biologiques soumis à de forts grossissements, sujets à études ou à interrogations métaphysiques.

Pourtant, les modèles qui ont servi à produire ces images sont des mécanismes, des rouages, et l'accélérateur de particules du CERN, en faisant.

La confusion entre le mécanique et le vivant arrive à son comble. Les rues de détail, les seules encore accessibles dans un monde hors de proportions où les informations éclatent en tous sens en permanence, entretiennent le doute : le biologique a perdu de sa spécificité, aussi bien dans le réel que dans la conception que nous pouvons nous en faire.

Tout comme le cerveau humain n'est qu'un modèle parmi d'autres de superalgorithme, le biologique n'est qu'un modèle particulier d'organisation de la matière. Les deux milieux auparavant exclusifs l'un de l'autre, mécanique et vivant, héritent dans cette indifférenciation de leurs qualités réciproques : le vivant se fait procédural, embottable en réseau, extensible, modulable, testable ; le mécanique apparaît fragile, grouillant, respirant, plastique. Au sommet de la pyramide du mécanique, ses manifestations les plus poussées, les nanotechnologies, les machines qui entre eux selon un écosystème propre qui évoquent une jungle assimilaire : tous se ressemblent, les plus forts dévorent les plus faibles.

Dans l'intervalle, les formes ont changé, tout comme notre regard sur elles, elles sont devenues indiscernables ; et dans notre environnement de plus en plus immersif avec les machines, nous sommes devenus banals comme des grille-pains. Les centinales d'hier ont volé en éclat, celles d'aujourd'hui sont à peine esquissées, seul un crayon précis peut permettre d'en dessiner les contours dans le détail.

«Medio de fonte leporum surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angat»
Lucrèce

«C'est donc sous la forme du serviteur que Dieu apparaîtra»
Kierkegaard

Bibliographie :

- Pierre Teilhard de Chardin, *La place de l'homme dans la nature*, éd. du Seuil, Paris, 1956
- Alan Turing, *Mechanical Intelligence*, Elsevier science publishing, United States, 1992
- Lucrèce, *De la nature* (*De rerum natura*), Librairie Générale Française, Paris, 1964

Vidéos:

- Philip K. Dick, *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques* (*Do Androids Dream of Electric Sheep?*), Ballantine Books, États-Unis, 1968
- Philippe Borel, *Un monde non humain ?*, France, 2011, 52 min.
- Olivier Jacque, *Nanotechnologies, la révolution invisible*, France, 2011, 52 min.
- Stanley Kubrick, *2001 : A Space Odyssey*, Royaume-Uni, États-Unis, 1968, 139 min.

exposition
les montres s'arrêtent

Les montres s'arrêtent, un projet d'exposition de la Glacière, présenté chez illusion & macadam dans le cadre de la résidence d'Audrey Martin, sur une invitation du Living Room et soutenu par la Panacée. Cette exposition post fin du monde répond à la prédiction du journal, *mode d'emploi* réalisé en 2012 pendant la résidence, chronique de l'archive des mondes.
Audrey Martin et Muriel Joya proposent des productions inédites qui ont constamment évoluées pendant une année. Cette deuxième partie du projet aborde la disparition et l'apparition, la destruction et la reconstruction des images par l'accumulation des strates du temps ou par la manipulation visuelle. Le statut d'entre-deux des œuvres et de leur représentation rythme cette exposition, les pièces ainsi se répondent. Ce qui aurait pu avoir lieu le 21 décembre 2012 est resté en suspend, nous devons alors réactiver notre imagination et en finir avec cette idée de fin du monde complètement erronée. Les montres s'arrêtent, nous assistons alors dans cette exposition à un archivage du temps et à une prédiction sans cesse repoussée.

Ruine M2K2
2012
Audrey Martin
sculpture, ballon de 155 cm de diamètre gonflé à l'hélium recouvert de 1400 feuilles d'or blanc puis dégonflé.

Ruine M2K2, est présentée à la manière d'une archive. Il ne reste qu'une enveloppe vidée de son air. Sa forme révèle une possible chute, à l'image des ballons météo lancés à 30 000 mètres au-delà des nuages, pour ensuite retomber dégonflés sur terre.
Certaines sondes sont récupérées par des « chasseurs de sonde » qui les traquent grâce aux fréquences particulières qu'elles émettent. Ce passe-temps innocent prend des dimensions politiques dans certains pays.
La paranoïa des régimes cadre cette action de peur que les chasseurs découvrent et décodent des conversations secrètes.
Porteur de lumière, l'or sculpte la forme transformée. Cette « peau » est maintenant irréversible. Les feuilles d'or, pourtant fragilisées par la surface en relief, adhère toujours à la pièce dégonflée dessinant un nouveau paysage.

Global Damages #1
2013
Audrey Martin
série de cartes postales, 10,5 × 14,8 cm, impression numérique,
sur papier Trucard 300 g, première édition.

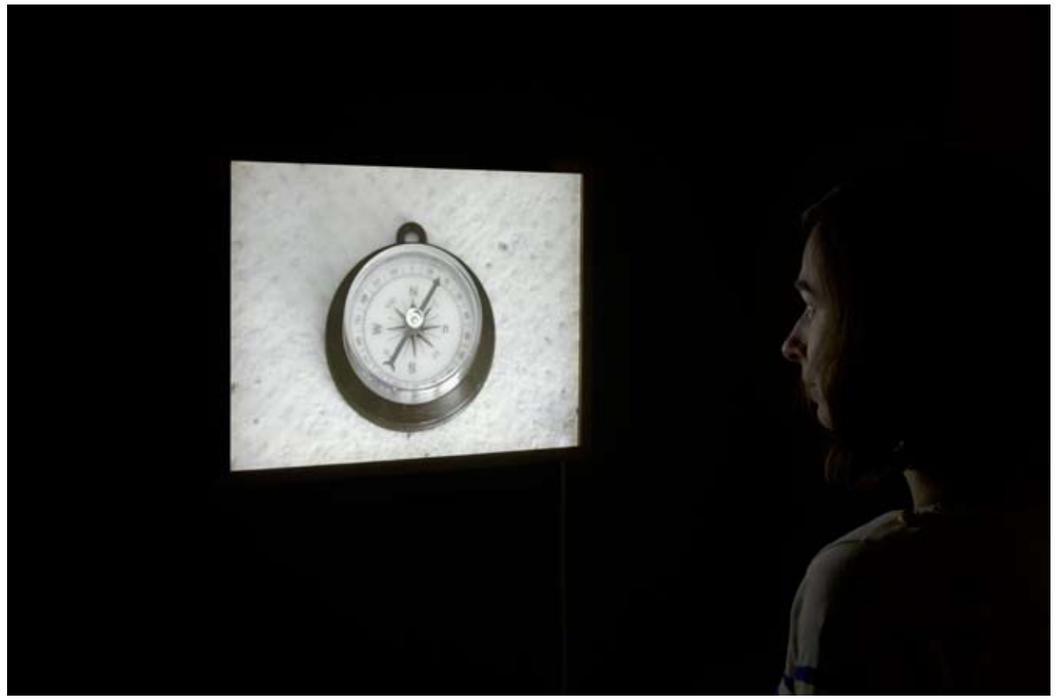
Cette série de cartes postales numérotées retranscrit des simulations de catastrophes naturelles liées à l'impact d'une météorite avec la Terre.
Chaque personne peut modifier ses données scientifiques (poids, masse, vitesse) pour façonner sa propre fin du monde sur le site www.purdue.edu/impactearth.
Grâce au site créé par des scientifiques, l'homme peut mettre au point et assister à sa catastrophe en rentrant toutes les données scientifiques de la météorite. Il est l'instigateur de sa propre fin et peut la maîtriser devant son ordinateur.
Ce geste presque ironique nous donne un pouvoir virtuel inconditionnel, nous pouvons à présent commander l'univers à la manière de Dieu.
La destruction de la terre devient un jeu, un acte banal.
Chacun peut choisir et décider de sa fin du monde. Derrière cette démonstration-simulation les scientifiques nous propose des résultats concrets, comme si ce genre de catastrophe rentrait dans l'ordre naturel des choses.

zéro point zéro
2013
Audrey Martin et Muriel Joya
installation, 45 × 53 cm, projection d'une image blanche
sur 30 blocs de magnésie

Troisième version et destruction de la pièce *the longest day*. L'image est épuisée et disparaît pour laisser la place à un écran lumineux. La « matière lumière » remet en question le statut de l'image et installe *the longest day* dans une temporalité hors norme. Se dégage de cette version *zéro point zéro* un certain héroïsme ; après s'être battue, métaphoriquement, pour exister à deux reprises, elle assume sa disparition. Cette œuvre est le point central de l'exposition. Les autres travaux sont mis en orbite et circulent autour d'elle comme si l'image absente, avait explosée pour créer d'autres mondes artistiques, en orbite autour de l'espace de lumière blanche. Cette pièce centrale construit l'exposition à la manière du phénomène du Big Bang d'où toute matière aurait été formée. Pour sa dernière présentation et pour la première fois le projet est projeté en intérieur.
À travers cette remise à zéro, *the Longest day* est maintenant complète et finie. Ce dernier moment est un Chaos à l'envers, une ruine lumineuse.
Il s'agit ici d'affiner l'œuvre vers un point ultime où l'image n'est plus nécessaire.

N.E.W.S
2013
Muriel Joya
installation, photographie noir et blanc
caisson lumineux, piste sonore en boucle
dimensions 30 × 42 cm

L'installation sonore et visuelle *N.E.W.S*, donne à entendre les unes, relatives à une année civile, de plusieurs quotidiens français. Les informations sont listées et les images qui pourraient leur être associées sont absentes. La photographie de la boussole, montée sur un caisson lumineux, crée un point de croisement de toutes ces informations, unifiant l'espace et le temps. Le dispositif nous propose un objet ambiguë à la frontière de la photographie et de la vidéo. La boussole est statique, car nous sommes en face d'une image fixe, mais elle cherche encore le Nord, ce qui nous laisse imaginer un possible mouvement de son aiguille.



Sédimentation
2013
Muriel Joya
photographie couleur, tirage baryté, caisse américaine,
dimensions 115 × 75 cm

L'image de *sédimentation*, présente les unes de plusieurs journaux français parus durant toute l'année 2012 sous la forme d'une carotte sédimentaire. Ils sont pliés et empilés de manière à faire disparaître leur contenu visuel dans cette colonne sans fin. Cette fragmentation propose un archivage quotidien du temps.

Mode d'emploi
2012
La Glacière
Journal, première édition

Ce journal à été créé lors de la première résidence de la Glacière en 2012 à Sommières, dans l'atelier d'Audrey Martin. Tel un mode d'emploi, cette expo-édition annonce l'exposition *les montres s'arrêtent*. Cet archivage du futur est présenté dans l'exposition comme une pièce à part entière, sous la forme d'une pile de journaux mise à disposition des visiteurs.

La Glacière
résidences, recherches,
lab, éditions, expositions

laglaciere.contact@gmail.com
06 17 51 08 69
www.laglaciere.org